

le tampon de la Préfecture de Moulins du 16 mai 1944.. Même aujourd'hui, il est difficile de vous décrire ma joie; j'étais tombée sur un employé résistant. Mais je n'étais pas encore libre. Les soldats m'ont conduits à la Kommandantur où ma sacoche, mon argent et mon ordre de mission m'ont été remis sans problème. Malgré le danger et la peur, j'ai décidé de retourner à la consigne pour reprendre ma valise. Juste avant de monter dans le train, les allemands ont fait un contrôle des bagages et des papiers avec la milice ; je suis passée sans problèmes grâce aux jolis tampons

frais que j'avais sur tous mes papiers. Dans cet instant fatidique, la vie et la mort ne tiennent qu'à un fil, le hasard tire la bonne ou la mauvaise carte pour nous.

Je suis partie pour Lyon. Je n'avais plus de contact, pas d'adresse, pas de nom. On savait certainement que j'avais été arrêtée. Les journaux ont écrit que, juste avant Moulins, les résistants avaient fait sauter un train de soldats et que ces soldats seraient vengés. Mes camarades savaient la suite. Nous n'avions pas le droit d'écrire des adresses. Je me souvenais très bien par cœur de celle de mon amie Marie Tajidler qui habitait avec sa famille dans la banlieue de Lyon. Je suis allée la surprendre (Marie vit actuellement à Netanya). A elle, il fallait que je dise la vérité. Elle connaissait très bien la sœur de mon chef Tony et, par elle, j'ai pu retrouver le contact et remettre valise et argent. J'avais enfin accompli ma mission.

Je suis retournée à Château-Gontier, où je me trouve le 6 juin 1944, jour du débarquement des troupes alliées en Normandie; plus de trains de Château-Gontier pour Paris ! Je dois rentrer, car j'ai encore beaucoup de matériel dont ils ont besoin à Paris. J'ai certainement fait 60 à 70 kilomètres en vélo pour arriver à la Gare de Laval. Des centaines de personnes attendent comme moi, le train pour Paris. Mais ce n'est pas le train qui arrive, c'est une alerte – panique - les gens se sauvent.

Je suis épuisée, je trouve enfin un banc libre; je met ma sacoche sous la tête et je m'endors. Je n'ai pas entendu les bombardements; c'est quand des infirmiers sont venus ramasser morts et blessés et qu'ils ont voulu me prendre, je me suis réveillée.

On venait de toucher à ma sacoche, «mon trésor». J'ai attendu des heures le passage d'un train, en vain. Seulement un train avec des soldats et des soldates allemandes, qui voulaient arriver à Paris pour partir de la Gare du Nord vers l'Allemagne. Personne ne pouvait monter. A nouveau, ma tenue de la Croix-Rouge et mon brassard de la Croix-Rouge m'ont aidé, je suis partie avec eux. Les anglais étaient bien au courant et renseignés et le train a été mitraillé à plusieurs reprises. Il fallait sauter et courir se cacher dans les champs, dans l'espoir d'en sortir vivant. Ce voyage a certainement duré 20 heures. Ma sacoche et moi sommes arrivés à Paris. Mais, pas de vélo; il a dû être volé. Il m'en fallait un autre absolument, c'était extrêmement important. Il n'y en avait pas en vente et je vous laisse deviner ce que des camarades ont fait pour moi...

Nous nous préparons pour la Libération et les combats. Nous cousons dans de vieux chiffons des brassards sur lesquels est écrit F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur).

C'est vers le 16 août 1944, que commencent dans certains quartiers, les premiers

combats de rue. Mais les allemands sont toujours là et tuent sans pitié. Les résistants seront également sans pitié. Comme notre groupe n'a pas assez d'armes et ne peut combattre seul, nous nous sommes joints au groupe «Charcot-Neuville» qui, lui, nous donnait les ordres et les ordres de missions. Notre groupe a libéré le camp de Drancy. Il y avait encore dans le camp près de deux mille juifs qui ont échappés à la déportation.

Les gens se préparent au combat dans les rues, montent des barricades; les combats ont été très durs à Saint-Michel et à la Préfecture.

J'ai été armée comme tous. J'ai participé aux combats comme agent de liaison. Je roulais toujours en vélo. La milice et les collaborateurs ne voulaient pas se rendre et

par petits groupes ou tout seuls, installés sur les toits des maisons, tiraient sur tout ce qui bougeait dans les rues. Les résistants tiraient également. Il y a eu énormément